Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 32

Werbung

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Je me le reproche encore, monsieur Serviet, sur ma parole, je me le reproche. Mais un homme comme vous, monsieur Serviet, est incapable de se venger de quelqu'un qui lui a fait du mal, il y a si longtemps !

— Je ne dis pas.

— Et puis, c'est peut-être ces ennuis-là qui vous ont porté bonheur. Vous voilà aujourd'hui dans une belle position. Vous pouvez penser : Hein ! quand j'étais jeune, on a vendu mes meubles, et, aujourd'hui, je suis chef de bureau dans une grande compagnie d'assurances !

Serviet sourit.

— Voilà un louis, Rajon, et tâchez de vous débrouiller.

— Je n'ai pas besoin de vous remercier, monsieur Serviet, c'est entre nous à la vie, à la mort.

Serviet lui tendit la main et le reconduisit jusqu'à la porte. Puis il se mit à sa table de travail et tout en fumant une cigarette, fit sur l'instabilité de la fortune et la bizarrerie des destinées humaines, des réflexions qui lui firent agréablement passer le temps jusqu'à l'heure du départ.

Quelques semaines après, Rajon revint. Il avait trouvé un petit emploi, mais son patron était sur le point de faire faillite, et ne payait plus ses employés. Serviet comprit immédiatement le sens de cette histoire. Il lui donna cent sous et lui conseilla le travail.

— Il est bien pénible de commencer, à mon âge, à travailler pour les autres, mais je vais y être obligé. Vous qui avez beaucoup de relations, si vous étiez bien gentil, vous me trouveriez une place, une bonne place, dans un contentieux par exemple.

Serviet promit de s'en occuper et, sous ce prétexte, Rajon vint l'attendre le surlendemain, à la sortie du bureau, sur le trottoir. Il voulut l'entraîner dans un café afin de prendre un verre et le chef, pour l'éviter, fut obligé de lui prêter quinze francs, dont Rajon avait absolument besoin pour solder un compte.

Puis, comme les affaires continuaient à ne pas aller, et que Serviet, d'ailleurs, négligeait de faire des démarches et de lui procurer un emploi, Rajon contracta peu à peu l'habitude de stationner chaque jour devant la porte de l'administration, en attendant la sortie des employés. Serviet commençait à froncer les sourcils dès qu'il l'apercevait, mais il lui était impossible de fuir : il dut, à diverses reprises, lui prêter encore de l'argent, et même le recommander à son propre tailleur pour qu'il lui fit un veston, car le veston de Rajon remontait à l'époque de sa splendeur.

Cependant, une fois, il refusa nettement un louis à l'usurier.

— Vous comprenez, mon cher, je ne puis plus, mes moyens ne me permettent pas... vous êtes arrivé à me devoir pas mal.

— Ce sera le dernier, insista Rajon.

— Impossible, vraiment, tout à fait impossible.

Rajon murmura, piqué :

— C'est comme il vous plaira. Vous êtes le maître n'est-ce pas ? Vous ne me devez rien... mais j'espérais qu'en souvenir de nos relations...

Serviet haussa les épaules et Rajon s'éloigna en mâchonnant :

— Ah ! quand on est tombé dans le malheur, il n'y a plus de camarades !

Serviet se crut définitivement débarrassé, quand il le rencontra huit jours après, au même endroit, la figure souriante. C'était l'heure du départ, et tous les employés s'évadaient en causant et roulant des cigarettes :

— Encore vous, voyons...

— Ah ! cette fois, monsieur Serviet, mes malheurs sont finis, je suis casé...

— Tant mieux, Rajon, tant mieux !

— Seulement, il me faut un petit cautionnement... Si j'avais 100 francs, je toucherai tout de suite 3 ou 400 francs par mois... alors, je me suis dit : monsieur Serviet est là... pour un pareil motif, il ne refusera pas à un ancien...

— Vous êtes fou, hein ? Cent francs ! s'écria Serviet, elle est bonne !

— Vous me refusez, à moi ? fit Rajon stupéfait. Pas possible !...

— Je vous refuse carrément, et je vous prie de me laisser tranquille à l'avenir... au revoir.

Alors, comme d'autres employés s'étaient arrêtés pour écouter la scène, Serviet s'éloigna rapidement. Et Rajon, s'adressant à eux, s'écria :

— Il s'en va ! Il me refuse ! A moi !... Lui... un ami que j'ai obligé plus de cent fois... quand il n'était rien...

Et Serviet, à la suite de cette histoire, ne perdit jamais complètement la réputation d'un homme ingrat et intéressé. *A. C.*

MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 14

Le maréchal Ney n'ayant pas perdu beaucoup de monde dans son 6e corps, fut chargé de la retraite ; elle commença à midi pour le 69e, qui était tout à fait de l'arrière-garde ; les Russes nous laissèrent tranquilles. Tous les caissons dépourvus de gargousses et de boulets furent abandonnés, faute de chevaux ; on dut laisser aussi les malheureux blessés qui ne purent être placés dans les voitures disponibles ; parmi celles qu'on ne put emmener se trouvait une voiture à deux places, qui servait la nuit de dormeuse à l'Empereur ; les soldats qui la connaissaient trouvaient toutes sortes de prétextes pour s'en approcher et l'examiner. Une compagnie du génie fut chargée de réunir toutes les voitures et tous les véhicules que nous laissions dernière nous chargés des blessés qui l'étaient le plus grièvement. On ne sait si c'était dans l'intention de barrer la route que ce rassemblement fut ordonné, ce qui ne semble pas probable puisque la retraite pouvait s'effectuer sur une ligne présentant au moins une lieue de largeur ; toutefois est-il que nous fûmes bien surpris et stupéfaits d'entendre une détonation formidable, ressemblant à plusieurs coups de tonnerre ; c'étaient les blessés qui sautaient avec le matériel abandonné, mais Dieu seul, l'Empereur et le capitaine du génie surent si cet événement arriva par accident ou par préméditation.

Pendant cette retraite nous finîmes de ravager le pays que nous avions déjà parcouru avant la bataille ; l'eau des étangs ne pouvait nous servir pour faire la soupe, car elle était verte, nauséabonde et infecte, à cause des cadavres des Russes que nous y avions jetés ; nous devions donc la remplacer par la neige fondue.

Après quelques jours de marche nous avions atteint un pays plus épargné, les vivres alors furent distribués ; tout homme reçut son quart de pain. Nous étions tous sales, abîmés, sans souliers, et de plus couverts de vermine, mais malgré cela nous étions toujours gais et dispos, chantant et disant choses plaisantes.

Les cosaques, au nombre de 10.000 cavaliers, nous harcelant sans relâche, Murat dit à ce sujet à l'empereur : « Sire, j'en fais mon affaire, si vous me donnez carte blanche, avec un régiment d'infanterie qui ait fait la campagne d'Egypte, et qui ait soutenu des charges de cavalerie des Mamelucks » ; Napoléon lui donne le 69e. De suite nous prenons l'initiative, nous partons pour Bischoffbourg, vieille Prusse, ville riche que nous pillions de fond en comble, ce qui nous refit sous tous les rapports ; mais il ne nous était plus permis de fermer l'œil ni jour ni nuit, à cause des cosaques qui entraient continuellement en ville, et contre lesquels nous tirions soit par les fenêtres des maisons dans lesquelles nous étions postés. Nous avions bien une brigade de dragons en vedette pour assaillir l'ennemi, mais leurs chevaux étaient si mauvais et glissaient tellement par les 15 à 20 degrés de froid qu'il faisait, qu'ils ne nous étaient d'aucun secours. En une seule fois, ils furent vengés; une division de cuirassiers fut placée dans la plaine aux environs de la ville, et les cosaques, ne pouvant faire la différence entre les deux troupes, à cause des manteaux blancs qu'elles avaient toutes deux, ayant fondu sur nos cuirassiers (les croyant dragons), ceux-ci en tuèrent 5000, et s'escrimèrent si bien que pendant huit jours ils en eurent mal aux bras.

L'ordre de battre en retraite arriva peu après, une belle nuit ; à ce moment le froid était si intense, que plus de 500 hommes en ont porté des marques ; pour ma part, j'en souffris peu, sauf que j'eus le talon gauche un peu atteint par la gelée. Le quartier-maître m'avait donné un cheval, que je montai après que je me fus arrangé une selle ; plus tard je vendis ce cheval pour 70 francs, ce qui me fut une heureuse aubaine. A cette époque, j'atteignais mes seize ans et demi; j'avais une santé de fer, j'étais gai, sobre lors même qu'il y avait profusion, n'aimant pas l'eau-de-vie, ni les femmes; c'était le cas de m'appliquer le proverbe espagnol : *mirare* et non *toquare*, car je n'avais qu'une seule idée touchant l'amour, qui me portait à ne pas aller au delà du simple regard, quand une femme me plaisait; aussi est-ce en grande partie à cette façon de quitter la table de Cupidon avec un fort appétit, que j'avais l'apanage d'une santé florissante. Je restai jusqu'à l'âge de vingt ans en possession de ce sentiment, qui me faisait m'éloigner de cette sensualité animale, dont je voyais les effets si fatals à mes jeunes camarades du régiment ; il me semblait que la possession d'une femme m'enlèverait le prestige, la poésie dont je me plaisais à la voir entourée par mon imagination. Certes, l'on me bafouait pour cela, mais j'en riais ; si je résistais, c'est que mon tempérament et mes goûts m'y portaient, et la preuve, c'est que je conservai les mêmes idées à l'égard de l'amour jusqu'à l'âge que j'ai dit, à Madrid. J'avais aussi une certaine coquetterie au sujet de mes belles couleurs que j'aurais perdues, et de mes dents qui seraint devenues jaunes et laides, choses que l'on pourrait traiter de fadaises, mais, je le répète, cela entrait dans mes goûts ; et lorsque j'ai su ce que c'était, j'ai trouvé que j'avais bien fait d'en user si tard. Par contre, la musique me séduisait bien autrement, et j'avais pour elle une passion véritable ; cet art pur, mélancolique et poétique me devenait de jour en jour plus nécessaire, et les illusions célestes qu'elle vous prête avaient de jour en jour plus de charmes pour moi. Plusieurs de mes camarades me donnèrent raison de ma préférence ; quelques dames dans les logements que je fis essayèrent de me faire dévier de mes idées, mais aucune n'y réussit. Je fréquentais plusieurs salons qui m'étaient ouverts, et j'étais l'objet de leurs conversations, une grande timidité leur inspirait certains sarcasmes, et je dus supporter différents épigrammes, lorsqu'elles virent les sentiments que j'avais à l'égard du sexe. Le petit Louis, dont mes camarades contaient l'histoire à qui voulait l'entendre, faisait malgré cela des jaloux à peu de frais et sans prétentions. Une autre chose encore : je m'aimais avant tout, sans être un Narcisse pourtant, car la risée et le ridicule ne m'auraient pas manqué.

(A suivre). *J.-L. Sabon.*

Rafraîchir sans débiliter...

Telle est la qualité du „DIABLERETS" à l'eau, avec ou sans adjonction de cassis, citronnelle ou grenadine.

AU TROUSSEAU MODERNE

L. BROUSOZ

MORGES

La maison de confiance qui peut être recommandée

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Crédit Foncier Vaudois

ET

CAISSE D'ÉPARGNE CANTONALE VAUDOISE

garantie par l'Etat

Prêts hypothécaires
Emission d'Obligations foncières
Gérance de Titres

Livrets d'épargne

nominatifs ou au porteur

La Publicité est votre enseigne offerte aux regards de ceux qui ne passent pas devant votre Maison.

Mon chez moi

JOURNAL ILLUSTRÉ DE LA FAMILLE

Paraît tous les mois. — Un an Fr. 5.50.
— Actualités. — Littérature. — Hygiène. Travaux féminins. — Hors-texte
Administration : Pré-du-Marché 11, Lausanne

Gratis

nous envoyons nos prospectus sur articles hygiéniques et sanitaires. Joindre 30 cts. pour frais. — Case Dara, 430 Rive, Genève.

VILLENEUVE
BÉCHERT-MONNET & Cie
LAUSANNE

NIVADA

la couleur idéale pour remettre à neuf vos meubles et tous objets

Droguerie de l'Etoile
34, rue St-Laurent

Boucherie Chevaline Centrale

Louve 7 LAUSANNE H. Verrey

paie un bon prix les chevaux pour abattre ainsi que ceux abattus par suite d'accidents.

Tél. : bouch. 29.259 - App. 29.260

AVICULTEURS

Balle d'avoine pour poulaillers, très bon marché

E. UTZ - LEDERMANN
Grains et Farines
Rue de l'Ale, 10 - Lausanne
Tél. 29.423

Utilisez

Le Conteur Vaudois

pour votre publicité

Bourg - Ciné - Sonore

Relâche

Bonnes Pintes de Chez nous !!

Lausanne

Café de Lavaux **A. GENDRE**

Rue Neuve — Lausanne

Les meilleurs vins

Yverdon

Hôtel du Paon

La bonne hôtellerie vaudoise
Chambres Modernes avec
EAU COURANTE

Rue du Lac 46 **Vve J. Fallet**

Rue Centrale, 8 **LAUSANNE**

TÉLÉPHONE 22.254

Surveille

les immeubles, villas, parcs, fabriques, banques, chantiers, dépôts, usines, magasins, bureaux, etc.

Abonnements de vacances et à l'année

combinés avec police d'assurance contre le vol par effraction, avec garantie de frs. 100.000.

Service d'ordre et de surveillance

de jour et de nuit, aux expositions, grandes fêtes, courses, régates, journées d'aviation, etc.

Service spécial pour distribution postale les dimanches et jours fériés. Abonnement annuel.

F. MARMILLOD, directeur

Le

Creux au Loup

par

LOUISA MUSY

Sous le pseudonyme de J.-L. DUPLAN, elle a publié, dans quelques-uns de nos journaux, des portraits fort bien campés et des récits pleins de saveur. Mlle Musy a le don de raconter. Elle possède les qualités qui font le bon écrivain de chez nous : la simplicité, la bonhomie et le sens de l'humour.

Le volume broché : Fr. 3.—

— ÉDITIONS SPES, LAUSANNE —

Chemin de fer Montreux-Oberland bernois

Les Avants